



Photo: Laurent NICKS

MIXITÉ:

COMMENT LA VIVRE MIEUX ?

La mixité filles/garçons tombe sous le sens à l'école aujourd'hui. Depuis leur plus jeune âge, filles et garçons grandissent, puis étudient ensemble. Quels sont les résultats de cette mixité ? Même s'il est difficile de dire si ce que l'on observe au niveau des résultats et des comportements résulte ou non de la mixité, les statistiques montrent que les garçons sont plus souvent en échec, en décrochage, exclus et auteurs de faits de violence que les filles.

Quant à ces dernières, malgré des résultats scolaires meilleurs, elles conservent un manque de confiance en elles et une sous-estimation de leurs capacités. L'écart de maturité, tant physique que psychologique au moment de la puberté, est-il à la source du problème ?

Sans remettre la mixité en question, comment peut-on, dès lors, mieux prendre en compte les différences ? Une sous-directrice nous partagera une expérience au cours de laquelle son école a ouvert une classe regroupant uniquement des garçons. Elle en a retenu quelques constats, qu'elle nous livre dans ces pages. Nous nous interrogerons aussi sur la manière de se construire une identité en tant qu'homme. Nous donnerons, enfin, la parole à une série d'acteurs de terrain qui nous expliqueront comment ils vivent ces questions de mixité dans leur établissement. Bonne lecture ! ■

CONRAD VAN DE WERVE

ÉTAT DES LIEUX

FILLES ET GARÇONS : ENSEMBLE, C'EST TOUT ?

PISTES

EXPÉRIMENTER LA NON-MIXITÉ

PRATIQUES

UNE MIXITÉ ENRICHISSANTE

FAIRE DE LA PRÉVENTION PLUTÔT QUE DU PALLIATIF

LE PROBLÈME, CE N'EST PAS LA MIXITÉ DES ÉLÈVES, MAIS LE MANQUE DE MIXITÉ DU CORPS PROFESSORAL !

UNE MIXITÉ RÉCENTE

ÉCLAIRAGE

« ON NE NAIT PAS HOMME, ON LE DEVIENT »

état des lieux

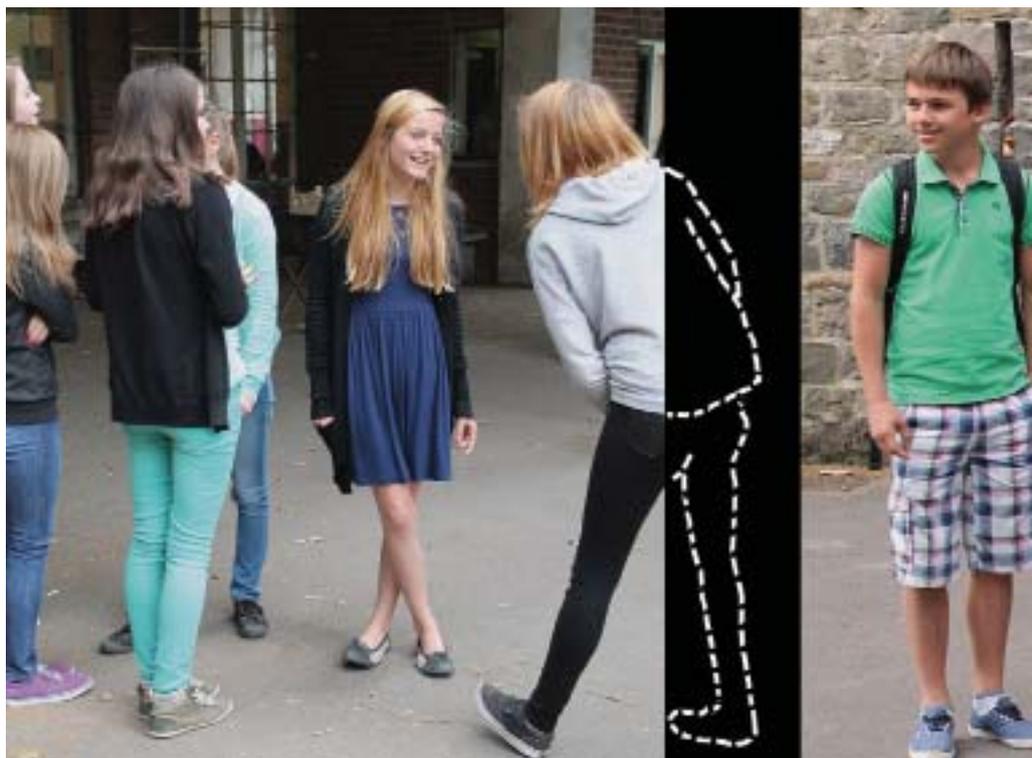
FILLES ET GARÇONS : ENSEMBLE, C'EST TOUT ?

La mixité des genres est aujourd'hui une évidence dans nos établissements scolaires. Filles et garçons se côtoient dès leur plus jeune âge, ils grandissent, apprennent et évoluent ensemble. Mais cette proximité est-elle pour autant positive ? Sans remettre la mixité en question, les résultats scolaires ou autres problèmes de comportement peuvent parfois l'interroger...

Jusque dans les années 1970, filles et garçons vivaient souvent la majeure partie de leur scolarité séparément. La mixité a commencé à se généraliser à cette époque, pour favoriser une plus grande égalité entre filles et garçons dans l'enseignement, mais aussi pour des raisons économiques, liées à l'instauration du rénové et de ses diverses options. Petit à petit, au cours des années 80, les établissements scolaires en Communauté française se sont donc ouverts à la mixité, certains ne franchissant le pas que dans les années 2000. Mais comment évaluer cette mixité aujourd'hui ? Quels sont ses effets sur les résultats scolaires et les comportements des filles et garçons ? Effectuer un tel travail n'est pas simple, comme le souligne **Dominique LAFONTAINE**, présidente du département Éducation et Formation de l'ULg et docteure en sciences de l'éducation : « *La difficulté est que la société a tellement évolué au cours des 40 dernières années qu'on ne peut pas dire dans quelle mesure ce qu'on observe au niveau des résultats et des comportements résulte ou non de la mixité.* »

UNE SÉPARATION TEMPORAIRE ?

Force est, en tout cas, de constater que les chiffres relatifs à l'échec scolaire et au décrochage sont plus mauvais du côté des garçons. D'après les indicateurs de l'enseignement 2014, 53% d'entre eux ont terminé l'enseignement secondaire en retard en 2012-2013, pour 47% de filles. Et 96,6% de filles ont obtenu leur diplôme en 2013, pour 92,2% de garçons. La réussite au CEB est, quant à elle, plus équilibrée, mais toujours avec un léger avantage pour les filles. Malgré cela, celles-ci montrent moins de confiance en leurs aptitudes et hésitent à suivre des filières scientifiques et techniques. « *La question de la mixité à l'école est très souvent étudiée autour de l'intérêt des filles*



pour les disciplines à caractère scientifique ou de leur réussite dans ces matières, constate D. LAFONTAINE. On a déjà pu observer, lors d'expériences, que quand les groupes sont mixtes, les filles ont tendance à avoir moins confiance en elles, à moins oser choisir des options fortes, alors que dans un contexte non mixte, elles sont davantage portées à le faire. »

Dans des pays anglo-saxons notamment, une série de personnes plaident dès lors pour un retour à la non-mixité, au moins de manière temporaire. « *Il peut être intéressant que les filles et les garçons soient très temporairement séparés, comme c'est le cas pour les cours de gym ou parfois d'éducation sexuelle*, reprend la chercheuse. *Mais je suis opposée à un retour à une non-mixité. Il vaut mieux, pour moi, garder*

les élèves ensemble, tout en essayant de travailler les questions liées au genre de temps en temps, à l'intérieur des cours. On peut s'interroger en classe, par exemple, sur le manque d'intérêt des filles pour les métiers scientifiques, qui n'est pas un donné mais un construit, et veiller, en tant qu'enseignant, à leur donner davantage confiance en elles dans ces matières... Cela doit se travailler avec les élèves, mais aussi en formation initiale et continuée, avec les enseignants. »

CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ

Certains psychologues et sociologues défendent une autre optique : à la période critique de l'adolescence, entre 10 et 14 ans, il serait bon de séparer les filles et les garçons, pour qu'ils puissent construire leur identité de leur côté.

D. LAFONTAINE n'est pas favorable à une séparation des élèves sur cette base-là : « *Y a-t-il finalement plus de proximité entre une fille issue de l'immigration et une autre d'un milieu extrêmement favorisé, qu'entre un garçon et une fille d'un milieu très favorisé ? Les*

élément intéressant, les exclusions concernent également davantage ceux-ci : en 2014, ils étaient quatre fois plus nombreux à s'être fait renvoyer de leur école, selon les chiffres de la Direction générale de l'enseignement obligatoire.



Photos: Laurent NICKS

différences d'origine socio-économique ou culturelle me semblent autrement plus importantes. Ce qui n'exclut pas que dans certains contextes bien spécifiques, une séparation puisse avoir sa pertinence, mais de toute façon de manière temporaire. »

NORME ET CONTRE-NORME

Par ailleurs, si la mixité est la règle générale, certaines filières de l'enseignement technique, professionnel et des CEFA n'attirent en réalité quasi que des garçons, ou que des filles : les sections « services aux personnes » ou « habillement » sont prisées par les filles, tandis que l'industrie et la construction attirent essentiellement des garçons. Enfin, notons que 2/3 des enfants du spécialisé sont des garçons, et autre

Ces problèmes de comportement pourraient-ils pour autant se régler dans des classes non mixtes ? D. LAFONTAINE en doute : « *Si on les séparait, ce serait, pour moi, encore plus compliqué. En l'occurrence, les filles tirent les garçons vers le haut. N'oublions pas que beaucoup de garçons réussissent bien dans un cadre de mixité ! Toutefois, il est vrai que l'écart de réussite scolaire entre les garçons et les filles coïncide avec la période de l'adolescence... Le problème est que, d'une manière générale, pour les filles, la norme est de s'impliquer dans le travail scolaire, tandis que chez les garçons, une contre-norme se développe, qui est de prendre beaucoup plus de distance par rapport à l'école, voire de définir son identité en opposition aux normes scolaires. Pour pas mal de garçons, il faut éviter d'être étiqueté comme*

un « intello », et certains ont beaucoup de mal à trouver un juste équilibre entre adhésion et rejet des normes scolaires. »

Un autre élément permettrait peut-être aussi d'éclairer ces différences de résultats et de comportements : les postes d'enseignant sont majoritairement occupés par des femmes. D'après les indicateurs 2014, 66% du personnel est féminin (80% en primaire). « *Il n'a pas été démontré qu'en matière de stéréotypes, les enseignantes se comportent différemment des hommes, précise D. LAFONTAINE. Généralement, les enseignants ont plus d'interactions avec les garçons mais critiquent davantage leur comportement, tandis qu'ils félicitent plus les filles pour celui-ci, mais moins pour leur travail. Le sexe de l'enseignant ne semble cependant pas déterminant en matière de stéréotypes genrés. »*

DIFFÉRENCIATION

L'objectif de la mixité, qui était au départ une plus grande égalité entre filles et garçons, n'est-il donc pas atteint ? Les élèves doivent tous pouvoir bénéficier des mêmes chances de réussite et choisir leur orientation sans être victimes des stéréotypes. Pour aller davantage dans ce sens, certaines voix s'élèvent pour définir différemment la mixité et proposer une différenciation partielle au niveau des apprentissages entre garçons et filles.

D. LAFONTAINE, quant à elle, relativise l'importance de la question : « *Les problématiques de mixité et d'inégalité selon le genre sont intéressantes, mais il ne faut pas les surestimer. Certes, il existe des différences de réussite, d'attitude et de comportement entre les filles et les garçons, mais il ne faut jamais perdre de vue qu'il existe aussi une grande diversité entre les filles et les garçons. La question du genre est toujours à croiser avec d'autres composantes de l'identité. Certaines études ont montré que les élèves, tant filles que garçons, qui réussissaient le mieux à l'école et se sentaient en confiance étaient ceux qui, d'une certaine façon, s'étaient affranchis du carcan des stéréotypes de genre. Ceci montre tout l'intérêt d'une sensibilisation à ces questions dans la formation des enseignants. » ■*

BRIGITTE GERARD

pistes

EXPÉRIMENTER LA NON-MIXITÉ

Véronique BRAHY est directrice-adjointe du Lycée Mater Dei à Woluwe-Saint-Pierre. Il y a quelques années, alors qu'elle était sous-directrice aux Dames de Marie (Woluwe-Saint-Lambert), l'inscription d'un nombre très important de garçons au 1^{er} degré a été l'occasion de tenter une expérience un peu particulière : former une classe regroupant uniquement des garçons au sein d'une école mixte. Elle en a retenu quelques constats qu'elle nous livre ici.

« La population des Dames de Marie est plutôt mélangée, explique-t-elle. On peut parler d'une multiculturalité positive et harmonieuse. Lors de la rentrée évoquée ici, suite au décret Inscription, le nombre de garçons dépassait largement celui des filles. La question s'est alors posée de savoir s'il fallait répartir les garçons en surnombre dans différentes classes (avec pour effet d'avoir des classes où les filles seraient minoritaires), ou créer quatre classes équilibrées et une classe où il n'y aurait que des garçons. Si les filles avaient été en surnombre, on ne se serait sans doute pas posé la question. Elles ont généralement un effet « calmant » sur un groupe mixte. Les enseignants ont accepté de tenter la solution de la classe de garçons. L'expérience a duré le temps de deux cohortes d'élèves et a permis de tirer quelques conclusions. »

RÉSULTATS SCOLAIRES

EN HAUSSE

Pour ce qui est des enseignants, les professeurs masculins ne semblaient pas rencontrer de problèmes particuliers avec la classe des garçons, mais les professeurs féminins les trouvaient très difficiles. Quant aux élèves, « Cela ne plaisait pas aux garçons, à tous points de vue, d'être séparés des filles, se souvient la directrice-adjointe, mais ils étaient très soudés, on pouvait constater une franche camaraderie et une émulation très positive entre eux, avec de très bons résultats scolaires à la clé. C'était la meilleure classe en termes de résultats scolaires, juste après la classe d'immersion. »

Autre constat : ces garçons, restés plus « gamins », continuaient à jouer au ballon et à faire des blagues de potaches, et étaient beaucoup moins préoccupés que les autres par leur image auprès des filles... et par les vidéos pornos : « Les garçons des classes mixtes perdaient beaucoup de temps et d'énergie à faire les jolis cœurs. Lorsque, suite aux inscriptions suivantes, le nombre de filles et de garçons s'est équilibré, nous avons eu un temps de réflexion avec les professeurs, avec l'aide de Marthe MAHIEU (ancienne directrice de l'école), très intéressée par cette question depuis longtemps. Nous

avons examiné les avantages et inconvénients de la mixité et de la non-mixité, et les enseignants n'ont finalement pas souhaité poursuivre l'expérience de la classe non mixte. »

CLICHÉS DE GENRE

« Pour ma part, précise encore V. BRAHY, j'avais vraiment l'impression que la mixité, au 1^{er} degré, aux Dames de Marie – le constat ne serait peut-être pas le même dans d'autres écoles – perturbait le travail scolaire des élèves. Elle me semblait nuire à leur concentration à un moment de leur vie où ils se posent mille questions sur eux et sur l'autre sexe. C'est un âge où les choses ne sont pas faciles à gérer, et la mixité ajoute à la complexité.

Je ne prône absolument pas un retour à des établissements non mixtes, qui avaient d'autres effets néfastes. La société est mixte, c'est donc bien que les écoles le soient aussi, mais réfléchir à la non-mixité des classes, au 1^{er} degré en tout cas, pourrait être intéressant. Les élèves ont les créations, les temps de midi pour être ensemble, et ils gagneraient sans doute à être

dans des classes non mixtes pour les moments scolaires.

Les centres d'intérêt des filles et des garçons ne sont pas les mêmes. Des moments de cours non mixtes m'auraient permis, lorsque j'étais enseignante, de mieux les rencontrer. À force de faire la même chose pour tout le monde, on perd peut-être un peu en intérêt et en qualité. Je pense aussi que la mixité, si elle n'est pas « accompagnée », peut renforcer les clichés de genre. Quand elles ont un regard masculin posé sur elles, dans les classes mixtes, beaucoup de jeunes filles s'empêchent d'aimer les sciences ou les maths, parce que ce n'est pas vu comme très féminin. Elles restent dans ce qu'elles pensent qu'on attend d'une femme (assistante sociale, infirmière, etc.). Les garçons, eux, vont perdre beaucoup de temps et d'énergie à jouer les mâles, au détriment de leurs notes. À Mater Dei, nous avons une animation « Girls day, boys day »¹, pour tenter de sortir de ce clivage des métiers dits féminins ou masculins. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. Lire également l'interview de Fabienne TINANT ci-contre.



Photo: Laurent NICKS

UNE MIXITÉ ENRICHISANTE

Le CEFA de Court-Saint-Etienne, qui compte 440 élèves, organise diverses sections dans lesquelles la proportion filles/garçons varie fortement. Fabienne TINANT, la coordonnatrice, raconte comment se vit la mixité dans son établissement.



La mixité est loin d'être une réalité dans les sections industrie et construction.

Photo: CEFA Court-Saint-Etienne

«**D'**une manière générale, la mixité au CEFA ne pose pas de problèmes particuliers. Il y a des situations de groupe à gérer, mais qui peuvent être indépendantes de ce facteur. Et la répartition des élèves est assez variable. En construction et industrie, nous n'avons qu'une fille, qui s'est inscrite début janvier en électricité. D'après les premiers échos, elle est assez motivée et semble être un moteur pour les garçons de son groupe. En Horeca, contrairement à ce que l'on pourrait croire, il n'y a qu'une dizaine de filles pour une soixantaine de jeunes en tout. En services aux personnes, c'est l'inverse, on a moins de garçons. Et en travaux de bureau et vente, c'est assez mixte.

Nous n'avons pas particulièrement pour objectif d'amener davantage de filles ou de garçons dans des sections où ils n'ont pas l'habitude d'aller, mais nous proposons parfois des activités de sensibilisation. Il y a notamment eu, il y a quelques années, un partenariat avec le Fonds de formation de la construction pour sensibiliser les filles à ces métiers. Une exposition photo montrant des jeunes filles sur des chantiers

visait à changer les représentations. Le CEFA participe aussi à une activité organisée par le Comité subrégional de l'emploi et de la formation, « Girls day, boys day », qui s'adresse aux jeunes qui souhaitent changer d'orientation. Diverses activités sont organisées pour leur permettre de voir plus clair, et ils peuvent notamment rencontrer des hommes ou des femmes qui exercent un métier inhabituel.

Depuis 3-4 ans, nous avons regroupé différentes sections pour les cours de formation commune, qui se donnaient auparavant par secteurs professionnels. Au-delà du fait de mélanger davantage les filles et garçons, il est important que les élèves puissent côtoyer d'autres secteurs professionnels. J'entends d'ailleurs des échos positifs de professeurs qui trouvent intéressant de rassembler des jeunes avec des profils différents, car ils apprennent les uns des autres et font évoluer leur attitude dans le groupe.

À côté de ça, il y a bien sûr des types de réactions liés aux filles et aux garçons. Ceux-ci peuvent avoir des réactions plus vives, plus franches, tandis que les filles vont davantage discuter, essayer

de faire la part des choses. Et les filles semblent plus scolaires que les garçons et moins concernées par les problèmes de décrochage, surtout en formation commune. S'il peut être intéressant de séparer les filles et garçons pour aborder des thématiques plus sensibles, la mixité apporte tout de même un enrichissement car elle permet de mélanger les questions, les avis, les centres d'intérêt. Mais cela peut aussi entraîner la gestion d'histoires sentimentales qui se terminent mal...

Au niveau des enseignants, le constat est le même que pour les élèves : les professeurs de pratique professionnelle, dans les sections industrielles par exemple, sont principalement des hommes. Mais il y a aussi des responsables de section, des « macro-titulaires », ou des accompagnateurs qui sont parfois des femmes et qui travaillent étroitement avec les professeurs de formation professionnelle. On arrive à une certaine mixité du corps professoral via ces fonctions. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
BRIGITTE GERARD

pratiques

FAIRE DE LA PRÉVENTION
PLUTÔT QUE DU PALLIATIF

« Y a-t-il des tâches réservées aux filles, et d'autres aux garçons ? Sommes-nous, filles et garçons, égaux en droit ? »¹ Ce sont quelques-unes des questions travaillées par l'asbl AMOS² à Schaerbeek, dont Véronique GEORIS est la directrice.

Photos: AMOS



« Au sein de l'AMO, nous sommes quotidiennement confrontés à des problèmes de mixité, surtout avec les jeunes du secondaire, au moment de la puberté. Les jeunes filles qui fréquentent l'école de devoirs ou nos ateliers extrascolaires ont tendance à s'isoler. Certaines commencent à mettre la

voile et ont davantage de difficultés à se mêler aux autres. Cela influe sur les dynamiques de groupe. Il n'est pas rare que le fait que l'éducateur en charge de l'atelier soit un homme pose problème.

Il nous est difficile de dire si ce conflit de genre est propre à un public particulier, ou s'il s'agit véritablement d'une réalité bruxelloise. Ce qui est sûr, c'est qu'à Bruxelles, cette difficulté est surtout un symptôme de la complexité de vivre la mixité culturelle. On observe chez les enfants que les règles du vivre ensemble se mélangent. Ils passent d'un système de règles à un autre ; de la famille à la cour de récréation, de la garderie à la classe, puis au réfectoire... Selon le lieu et la personne avec laquelle ils se trouvent, les règles sont différentes. Les enfants ne savent plus à quoi s'en tenir, ni surtout comment vivre avec les autres. L'école constate une montée en puissance de la violence entre enfants, mais de notre côté, nous observons aussi une violence institutionnelle.

Dans les écoles secondaires de notre quartier, l'agressivité dans les rapports filles/garçons est très forte. Ces derniers estiment, de façon générale, que tout leur est permis avec elles. Pour eux, la difficulté d'entrer en contact avec l'autre est réelle. Les écoles sont souvent démunies. Les enseignants n'y sont pas préparés, le plus souvent faute de temps et de cadre spécifique.

On opte par défaut pour le silence, en ne traitant pas le cœur de la question.

Nous proposons aux écoles un travail de prévention. Nous rencontrons d'abord les enseignants, les éducateurs et la direction. Par la suite, nous intervenons dans les classes, de la 3^e maternelle à la 6^e primaire. Nous travaillons sur le choix de règles communes à toute l'école, puis nous proposons des animations spécifiques sur les sanctions à adopter. Nous travaillons énormément la communication non violente.

Nous utilisons différents outils, comme la mallette « genre », dont l'objectif principal est de lutter contre le sexisme ordinaire. Elle permet de travailler sur les représentations de genre de façon non stigmatisante, en amenant les enfants et les jeunes à se poser des questions et à prendre conscience des difficultés auxquelles ils sont confrontés.

C'est un travail de longue haleine, mais nous sommes convaincus que c'est en abordant la problématique du vivre ensemble dès la maternelle que les difficultés liées à la mixité sont moins difficiles à gérer à l'adolescence. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉLISE BOUCHELET

1. Questions issues de la mallette « genre » conçue par la plateforme AMO (Aide en milieu ouvert) bruxelloise

2. AMOS est une AMO qui apporte une aide aux jeunes dans leur milieu habituel de vie (famille, école...).

pratiques

UNE MIXITÉ RÉCENTE

Alix DASSY est professeure de néerlandais au Centre scolaire des Dames de Marie à Saint-Josse-ten-Noode, une école secondaire d'enseignement général, technique et professionnel. Depuis 30 ans dans cet établissement, elle y a été éducatrice jusqu'en 2012 et a connu le passage tardif à la mixité, en 2005. Elle témoigne ici de l'évolution de son école depuis que filles et garçons s'y côtoient.

« Notre établissement est une école de quartier qui compte environ 600 élèves, issus pour la plupart de l'immigration turque ou, dans une moindre mesure, marocaine. Avant le passage à la mixité en 2005, la plus grande homogénéité des classes nous simplifiait la vie, même si les filles peuvent parfois se montrer assez difficiles entre elles. En revanche, l'école était pour elles un havre de paix où elles se retrouvaient et pouvaient s'exprimer en toute liberté, sans la « surveillance » de leurs frères.

Lors du passage à la mixité, nous avons dû nous adapter à des classes moins homogènes, à une autre façon de nous exprimer avec les garçons.

pratiques

LE PROBLÈME, CE N'EST PAS LA MIXITÉ DES ÉLÈVES, MAIS LE MANQUE DE MIXITÉ DU CORPS PROFESSORAL !

Jean-Philippe REMACLE est directeur de l'école fondamentale libre Saint-Joseph à Neufchâteau. Pour lui, l'école doit être à la base de l'égalité homme/femme, et la mixité est le ciment d'un vivre ensemble équilibré.

« **N**otre établissement compte sept classes en maternelle et douze en primaire. Il est situé en milieu semi-rural, un milieu qui a tendance à se paupériser ces dernières années. Quelques enfants proviennent d'une petite communauté musulmane, et d'autres d'une communauté congolaise venue s'installer depuis peu. Quand je rencontre les parents, aucune question ne porte sur la mixité filles/garçons. Elle est devenue la norme et ne semble pas poser de problème. Les seules inquiétudes entendues sont exprimées par certains parents de confession musulmane concernant les filles en fin de primaire, lorsqu'elles se rendent à la piscine, ou lors de l'échange linguistique au cours duquel elles séjournent en Flandre. Mais on arrive toujours à une solution.

Je trouve beaucoup d'avantages à la mixité, en termes d'égalité. Pour moi, l'école doit être à la base de l'égalité homme/femme. À l'heure actuelle, plus que jamais, on a besoin d'un vivre ensemble équilibré, cela fait partie de

l'apprentissage de base. La mixité aide à mieux appréhender la manière dont chacun fonctionne. C'est fondamental de prendre conscience de l'univers de l'autre, avec ses spécificités qu'on retrouvera en tant qu'adulte. Je pense aussi aux enfants uniques ou à ceux qui n'ont que des sœurs ou que des frères. Dans des classes non mixtes, ils n'auraient pas beaucoup d'occasions de côtoyer des représentant(e)s de l'autre sexe.

Le seul moment où nous séparons les filles et les garçons, c'est en 6^e, quand le centre PMS intervient dans les classes pour l'éducation affective et sexuelle. Il est important d'accorder une place à ce genre de moments. Ça leur permet de parler plus librement, sans craindre le regard de l'autre.

Je peux comprendre qu'on réfléchisse à des moments d'apprentissage non mixtes au 1^{er} degré du secondaire. À cet âge-là, les jeunes sont particulièrement fragiles, et le développement psychique et affectif des filles est

généralement plus avancé que celui des garçons. Dans notre école, nous constatons, au moment des communions solennelles, des changements très perceptibles chez les filles. Les garçons continuent à s'intéresser essentiellement aux jeux de ballon, les filles sont beaucoup plus matures.

Le vrai problème pour moi, au fondamental, ce n'est pas la mixité des élèves, mais le manque de mixité du corps professoral ! Dans mon école, on ne compte que 3 instituteurs sur un total de 25. Ce n'est pas du tout une question de qualité, mes institutrices sont formidables ! C'est un problème d'équilibre, de relation à l'homme, à l'adulte. Beaucoup d'enfants de familles monoparentales vivent essentiellement avec leur mère, et ils se retrouvent encore avec des femmes comme professeurs... » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

Nous avons aussi dû veiller à ce que les filles se sentent sur un pied d'égalité avec ceux-ci, qui les regardaient parfois de haut. Un petit exemple : lors de la première année du passage à la mixité, un élève de 1^{re} année a prévenu son éducatrice qu'il serait absent le lendemain, car il devait accompagner sa sœur à l'hôpital. Elle avait 17 ans, et lui... 12 !

Autre cas parlant : régulièrement, lors des diners de classe, les garçons se défilent quand il s'agit de préparer la table, faire la vaisselle, ranger ou balayer, et les filles trouvent cela normal. Bien sûr, les adultes de l'école n'acceptent pas cette attitude. Nous expliquons aux filles que ce ne doit

pas rester leur créneau. De nombreux titulaires sont d'ailleurs attentifs à cela lorsqu'ils établissent le tableau des charges : ce ne sont pas toujours les filles qui doivent balayer la classe !

En ce qui concerne l'attention en classe et les résultats scolaires, cela dépend d'un élève à l'autre. Certains garçons excellent, mais ce n'est pas la majorité. Dans mes deux classes actuelles de 2^e année, une série de garçons attendent que le temps passe et ne s'intéressent absolument pas aux cours. Certaines filles présentent le même profil, mais elles sont plus rares et se font moins remarquer. En général, les garçons sont les meneurs, surtout au 1^{er} degré, et les filles suivent, parfois avec un

petit sourire qui traduit leur différence de maturité.

Je ne me pose pas pour autant la question de savoir s'il faut revenir à la non-mixité, ce n'est de toute façon pas envisageable, mais je ne suis cependant pas convaincue que la mixité soit un service rendu à nos élèves, car dès que c'est possible, garçons et filles se séparent naturellement.

Nous essayons malgré tout de vivre au mieux ensemble aujourd'hui pour aider ces jeunes à construire demain. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
BRIGITTE GERARD

éclairage

« ON NE NAIT PAS HOMME, ON LE DEVIENT »

Élisabeth BADINTER, féministe de la première heure, a suscité de multiples réactions négatives quand, début des années 1990, elle a ainsi paraphrasé Simone de BEAUVOIR. S'interroger sur la manière de se construire une identité quand on est un homme semblait, pour certains, inopportun dans une société où la domination masculine restait de mise. 25 ans plus tard, les études sur l'éducation au masculin restent rares, alors que la situation des garçons à l'école semble problématique, dans tous les espaces éducatifs anglo-saxons comme européens.

Alors que certains auteurs demandent de « sauver les garçons » à l'école, les études de genre restent prioritairement centrées sur les inégalités et les violences subies par les femmes. Certains tentent cependant de s'interroger sur les processus en œuvre dans nos sociétés qui conduisent les garçons à adopter des comportements handicapant l'exercice de leur métier d'élève. Pour les deux sexes, la construction de l'identité sexuée est un long processus, qui commence évidemment au sein de la famille. Et pour caricaturer un peu, on constate généralement que les parents désapprouveront plus rapidement le garçon qui joue à la poupée que la fille qui fait du foot.

L'assignation à une certaine forme du masculin commence très tôt. Ensuite, la socialisation des garçons se joue essentiellement dans des groupes de pairs (club sportif, puis cour d'école en groupes mono-sexués, bandes, etc.). Le sociologue Daniel WELZER-LANG appelle cela « la-maison-des-hommes ». Aujourd'hui encore, cette socialisation masculine reste fondée sur la conviction de la nature supérieure des hommes. Cette logique de domination se construit donc d'abord dans cette « maison-des-hommes » et est basée sur le principe de l'hétérosexisme. Il est acquis que tout le monde est hétérosexuel, « sauf avis contraire », et que les garçons ne doivent pas se plaindre, évoquer leurs sentiments, car ce sont des attitudes féminines.

Bien sûr, des décennies de luttes féministes ont fait évoluer les choses. Les sociologues constatent que les jeunes hommes possédant un certain capital culturel sont généralement acquis à la logique d'égalité des sexes. Mais force est de constater que des résistances se manifestent dans tous les milieux sociaux. Les cadres, notamment, envisagent toujours difficilement le partage des postes de pouvoir avec les femmes.

De l'autre côté du spectre socio-économique, les jeunes des quartiers populaires issus de l'immigration postcoloniale font preuve aussi d'une forme de « crispation viriliste ». En effet, élevés dans une estime de soi liée aux symboles de la virilité (force, autorité de l'homme, etc.) qui sont contestés dans



Photo: Laurent NICKS

l'espace public, ils cherchent d'autres formes d'affirmation de leur identité. Souvent en échec scolaire alors que leurs sœurs réussissent, ils détournent les codes pour exister. C'est dans cette logique que la transgression à l'école et la sanction qui l'accompagne agissent comme valorisation et rituel d'entrée dans le groupe des garçons dominants. Par ailleurs, la sphère religieuse musulmane et, singulièrement, des conceptions restrictives du rapport entre les sexes permettent de redonner puissance à une identité masculine en crise.

L'école ne fait finalement, comme souvent, que révéler une réalité sociologique infiniment complexe. Sans un travail d'analyse, de compréhension de ces processus de construction identitaire, on pourra difficilement dépasser les stéréotypes assignés au profil du « garçon » en classe (bruyant,

agressif, peu concentré, etc.) et trouver des pratiques pédagogiques assurant, au sein de l'espace scolaire, une mixité non ségrégative. ■

ANNE LEBLANC

POUR ALLER PLUS LOIN

Revue française de pédagogie, n°17, avril-mai-juin 2010 : « La mixité scolaire, une thématique (encore) d'actualité ? » Avec l'article de Daniel WELZER-LANG, « La mixité non ségrégative confrontée aux constructions sociales du masculin »

Sylvie AYPAL, *La fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège*, Presses Universitaires de France, 2011

Jean-Louis AUDUC, *Sauvons les garçons !*, Descartes et Cie, 2009